

SUSAN SONTAG L'AMANT DU VOLCAN

TRADUCTION DE SOPHIE BASTIDE-FOLTZ



CITRUS

SUSAN SONTAG

L'AMANT DU VOLCAN

En 1772, au pied d'un Vésuve toujours menaçant, Naples rayonne sur l'Europe. Le Cavaliere, ambassadeur britannique auprès du royaume des Deux-Siciles, s'y installe avec sa femme et s'adonne avec passion à son activité de collectionneur d'art. À la mort de son épouse, il fait la connaissance d'une jeune femme incroyablement belle et intelligente, bien que n'ayant reçu aucune instruction. Il devient son mentor, décidé à en faire une citoyenne du monde, et, au scandale de la bonne société napolitaine, la demande en mariage. Mais l'arrivée d'un jeune amiral britannique va bouleverser les sentiments de la nouvelle femme du Cavaliere.

Inspiré des vies de Sir William Hamilton, de sa femme Emma et de Lord Nelson, *L'Amant du volcan* déploie une grande ingéniosité formelle et bouscule les conventions du roman historique en évoquant la Révolution, l'Opéra, la condition des femmes et l'amour.

Susan Sontag est née en 1933 à New York. Critique, romancière et essayiste, elle publie en 1977 son essai devenu culte, *Sur la photographie*, où elle s'interroge sur la différence entre réalité et expérience. Elle sera primée à plusieurs reprises, notamment par le National Book Award (2000) pour *En Amérique*, le Prix Jérusalem pour l'ensemble de son œuvre (2001) et le Prix de la Paix des libraires à Francfort (2003). Susan Sontag est décédée en 2004.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Bastide-Foltz.

**SUSAN
SONTAG**

**L'AMANT
DU VOLCAN**

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

À la rencontre d'Artaud
La Maladie comme métaphore
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes
Le Sida et ses métaphores
Sur la photographie
En Amérique
Devant la douleur des autres
Temps forts
Garder le sens mais altérer la forme
Renaître, Journal, volume I
Journal, volume II
Debriefing

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION TITRES

Sur la photographie
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes
La Maladie comme métaphore / Le Sida et ses métaphores
Le Bienfaiteur
L'œuvre parle
En Amérique
Derniers recours
Sous le signe de Saturne

**SUSAN
SONTAG**

**L'AMANT
DU VOLCAN**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR SOPHIE BASTIDE-FOLTZ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL

THE VOLCANO LOVER

© Susan Sontag, 1992

All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur, 1995, 2021

pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04493-5

POUR DAVID

filz aimé, camarade

DORABELLA (*en aparté*) : *Nel petto un Vesuvio
d'avere mi par.*

Così fan tutte, Acte II

Prologue

L'entrée d'un marché aux puces. Gratuite. Rien à payer. Foule débraillée. Fureteuse. Badaude. Pourquoi entrer ? Qu'est-ce que tu t'attends à voir ? Je veux voir, c'est tout. Oui, voyons un peu ce qu'il y a dans le monde. Ce qu'il en reste. Ce qu'on a mis au rebut. Ce qui n'a plus d'intérêt. Ce qu'on a dû sacrifier. Ce dont quelqu'un a pensé que cela pourrait intéresser quelqu'un d'autre. Mais c'est de la camelote. Si c'est là, ici, c'est que le tri a déjà été fait. Tout de même, il pourrait y avoir quelque chose de valable, dans tout ça. Valable n'est pas le mot. Quelque chose que, moi, je voudrais. Que je voudrais sauver. Quelque chose qui me parle. Qui parle à mes envies. Qui parle à. Qui me parle de. Ah...

Pourquoi entrer ? As-tu tellement de temps à perdre ? Tu vas regarder. T'égarer. Tu vas oublier l'heure. Tu t'imagines que tu as tout ton temps. Cela prend toujours plus de temps qu'on ne le croit. Et puis tu vas être en retard. Tu vas t'en vouloir. Avoir envie de rester. Être tentée. Tu vas être rebutée. Les objets sont crasseux. Certains sont cassés. Mal rafistolés, ou pas du tout. Ils me parleront de passions et de caprices que je n'ai pas besoin de connaître. Besoin. Ah non. Rien dans

tout cela dont j'aie besoin. Je vais en caresser certains du regard. Il faudra que j'en prenne certains dans ma main, que je les cajole. Sous l'œil expert et vigilant du vendeur. Je ne suis pas une voleuse. À l'évidence pas une acheteuse non plus.

Pourquoi entrer ? Seulement pour jouer. Au jeu des reconnaissances. Pour savoir quoi, pour savoir combien c'était, combien ça devrait valoir, combien ça vaudra. Mais peut-être pas pour faire une offre, marchander, pas pour acquérir. Juste pour regarder. Juste pour flâner. Je me sens le cœur léger. Je n'ai rien de précis en tête.

Pourquoi entrer ? Il y a des tas d'endroits comme celui-ci. Un champ, une place, une rue couverte, un arsenal, un parking, une jetée. Cela pourrait être n'importe où, et pourtant il se trouve que c'est ici. Ce sera plein de provenances. Mais j'y entrerai par ici. Avec mon jean, mon chemisier en soie et mes tennis. Manhattan, printemps 1992. Une expérience se dégradant dans le champ du possible. Celui-ci avec ses stars de cinéma en cartes postales, celle-là avec son éventaire de bagues Navajo, celui-ci avec son portant de blousons d'aviateurs de la Seconde Guerre mondiale, celui-là avec ses couteaux. Lui et ses petites autos, elle et ses plats en cristal taillé, lui et ses fauteuils en rotin, elle et ses hauts-de-forme, lui et ses pièces romaines, et là... un joyau, un trésor. Cela pourrait arriver, je pourrais le voir, et en avoir envie. Je pourrais l'acheter, comme cadeau, oui, pour quelqu'un d'autre. Au moins j'aurais appris que cela existait, et que cela avait atterri là.

Pourquoi entrer ? Cela ne suffit-il pas ? Je pourrais me rendre compte que ce n'est pas ici. Quelle que soit la chose, souvent j'hésite, je pourrais la remettre sur

la table. Le désir me guide. Je me dis ce que j'ai envie d'entendre. Oui, cela suffit.

J'entre.

C'est la fin d'une vente aux enchères. Londres, automne 1772. Dans son cadre doré surchargé, le tableau est appuyé contre le mur près de l'entrée de l'immense salle, une Vénus désarmant Cupidon, attribuée au Corrège, sur laquelle son propriétaire a fondé de si grands espoirs – invendue. Attribuée à tort au Corrège. La salle peu à peu se vide. Un homme de quarante-deux ans, grand, au visage émacié (grand pour l'époque), s'avance lentement, suivi à distance respectueuse par un homme qui a la moitié de son âge et un air de famille très prononcé. Tous deux sont minces, ont le teint pâle et une froide expression patricienne.

Ma Vénus, dit le plus âgé. J'étais certain qu'elle se vendrait. On s'y est beaucoup intéressé.

Mais, hélas, observa le plus jeune.

Difficile à comprendre, murmura le plus âgé, la qualité du tableau semble pourtant aller de soi. Il était véritablement perplexe. Le plus jeune écoutait en fronçant les sourcils comme il convenait.

Puisque j'avais tant de chagrin de m'en séparer, j'imagine que je devrais être ravi qu'elle n'ait pas trouvé acquéreur, poursuivit le plus âgé. Mais nécessité fait loi, et je ne pense pas que le prix que j'en demandais était trop élevé.

Il contemplait fixement sa Vénus. Difficile, vraiment, poursuivit le plus âgé, se référant à présent non pas à la difficulté de comprendre pourquoi le tableau ne s'était pas vendu (ni à celle d'éloigner les créanciers), mais à

la décision de vendre ; car je chérissais ce tableau, dit-il. Puis j'ai su que je devais le vendre, donc me faire à l'idée de m'en séparer ; et à présent, attendu que personne n'en a offert ce que je sais être son prix, et qu'il reste ma propriété, je devrais l'aimer comme avant, mais je gage que non. Ayant cessé de l'aimer pour pouvoir le vendre, il ne m'est plus possible de l'apprécier de la même façon ; pourtant si je n'arrive pas à le vendre, je voudrais bien me mettre à l'aimer de nouveau. J'aurais bien mauvaise grâce à laisser cette mésaventure gâcher ses beautés.

Que faire ? L'aimer jusqu'où ? murmura-t-il. De quelle manière l'aimer à présent ?

Il me semble, monsieur, dit le plus jeune, que la seule question est de savoir où l'entreposer. Un acquéreur se présentera certainement. M'autorisez-vous à essayer en votre nom auprès de collectionneurs de mes amis que vous ne connaissez peut-être pas ? Je serais heureux de procéder à de discrètes investigations après votre départ.

Oui, il est temps de nous en aller, dit le plus âgé.

Ils sortirent.

C'est la bouche d'un volcan. Oui, une bouche ; et une langue de lave. Un corps, un corps vivant monstrueux, mâle et femelle à la fois. Qui émet, qui exhale. C'est aussi un intérieur, un abîme. Quelque chose de vivant, qui peut mourir. Quelque chose d'inerte qui de temps à autre s'agite. Qui n'existe que de façon intermittente. Une menace constante. Prévisible, certes, mais généralement imprévue. Un corps capricieux, indomptable, malodorant. Est-ce là ce qu'on entend par primitif ?

Nevado del Ruiz, Sainte-Hélène, la Soufrière, la montagne Pelée, Krakatoa, Tambora. Un géant assoupi qui s'éveille. Gigantesque masse qui jette son dévolu sur vous. King Kong. Qui vomit la destruction, puis sombre de nouveau dans la somnolence.

Moi ? Mais je n'ai rien fait. Il s'est trouvé que j'étais là, embourbé dans mon train-train paysan. Dans quel autre lieu pourrais-je vivre, je suis né ici, gémit le villageois à la peau basanée. Il faut bien vivre quelque part.

Bien sûr, nous pouvons voir ça comme un grand feu d'artifice. Simple question de moyens. Le voir d'assez loin. Certains charmes sont faits pour n'être admirés qu'à distance, dit le docteur Johnson ; il n'est pas de spectacle plus grandiose qu'un feu. À une bonne distance, c'est le spectacle suprême, aussi instructif qu'électrisant. Après une collation à la villa de Sir ***, nous passons sur la terrasse armés de télescopes, pour observer. Un panache de fumée blanche, un grondement souvent comparé au roulement lointain des timbales : c'est l'ouverture. Puis la représentation commence, colossale, le panache rougeois, enfle, s'élève, arbre de cendre qui monte de plus en plus haut, jusqu'à s'abattre sous le poids de la stratosphère (avec un peu de chance nous verrons comme des traces de ski orange et rouge courir le long de la pente), ceci des heures et des jours durant. Puis, *calando*, cela s'apaise. Mais de près, la peur vous noue les tripes. Ce bruit, comme un bruit de gorge crachant du vomi, c'est quelque chose que l'on ne peut pas imaginer, qui dépasse l'entendement. Un flot continu de roulements tonitruants, titanesques, dont le volume semble augmenter sans cesse, et qui cependant ne peut pas être plus retentissant qu'il ne l'est déjà ; une éructation assourdissante qui emplît le ciel, vous

vide les os de toute leur moelle et vous chavire l'âme. Même ceux d'entre nous qui étaient venus là comme ça, pour voir, ne peuvent réprimer un frisson d'horreur et de dégoût tels qu'ils n'en ont jamais connus auparavant. Dans un village au pied de la montagne – nous pourrions nous aventurer jusque-là –, ce qui de loin avait l'air d'un flot torrentiel est une masse rampante de boue visqueuse noire et rouge, poussant les murs qui résistent un moment, puis finissent aspirés, dans un effroyable plouf, par le front de la coulée qui se soulève ; s'engouffre partout, aspire, dévore, fait voler en éclats les atomes des maisons, des voitures, des charrettes, des arbres, les uns après les autres. Eh bien, c'est cela, l'inexorable.

Attention. Couvrez-vous la bouche d'un linge. Gare à vous ! L'ascension nocturne d'un volcan ayant une activité régulière modérée est une excursion des plus extraordinaires. Après la pénible escalade du cône, nous voici sur la lèvre du cratère (oui, la lèvre), et nous nous penchons pour regarder en bas, dans l'attente que le noyau incandescent entre en scène. Comme c'est le cas toutes les douze minutes. Pas trop près ! Ça y est. On entend un gargouillement *basso-profundo*, la croûte de scories grises commence à rougeoyer. Le géant est sur le point d'exhaler. Et la puanteur soufrée est quasi insupportable. La lave s'étend mais ne déborde pas. Des blocs et des escarbilles enflammés fument, pas très haut. Le danger, quand il n'est pas trop dangereux, fascine.

Naples, 19 mars 1944, quatre heures de l'après-midi. Dans la villa, les aiguilles de la grosse horloge anglaise à balancier s'arrêtent de nouveau à une heure funeste. Encore ? Cela faisait si longtemps qu'il était tranquille.

Comme la passion, dont il est l’emblème, il peut s’éteindre. On sait maintenant, plus ou moins, quand une rémission commence à passer pour une guérison, mais les experts hésitent à diagnostiquer la mort d’un volcan depuis longtemps inactif. Haleakala, dont la dernière éruption remonte à 1790, est encore officiellement catalogué comme assoupi. Paisible parce que somnolent ? Ou parce qu’il est mort ? Ou qu’il ne vaut guère mieux – à moins qu’il n’en soit rien. Le fleuve de feu, après avoir tout consumé sur son passage, deviendra un fleuve de pierre noire. Jamais les arbres ne repousseront, jamais plus. La montagne devient le cimetière de sa propre violence : la ruine causée par le volcan inclut également la sienne. Chaque fois que le Vésuve entre en éruption, il est amputé d’une partie de son sommet. Il perd de sa prestance, se tasse, devient plus morne.

Pompéi fut enterrée sous une pluie de cendres, Herculaneum sous une coulée de boue qui dévala la pente à cinquante kilomètres à l’heure. Mais la lave mange une rue lentement, quelques mètres par heure seulement, assez pour que tout le monde ait le temps de lui échapper. Nous avons aussi le temps de sauver nos affaires, enfin, une partie. L’autel, avec ses images pieuses ? Le morceau de poulet qu’on n’a pas mangé ? Les jouets des enfants ? Ma nouvelle tunique ? Tout ce qui est fait main ? L’ordinateur ? Les casseroles ? Le manuscrit ? La vache ? Tout ce dont on a besoin pour prendre un nouveau départ, ce sont nos vies.

Je ne pense pas que nous soyons en danger. Ça s’en va par là. Regardez.

Vous partez ? Moi je reste. À moins que ça ne vienne jusque... là.

C'est arrivé. C'est passé.

Ils ont fui. Se sont lamentés. Jusqu'à ce que la douleur se fût changée en pierre, elle aussi, et ils sont revenus. Épouvantés par l'ampleur de la destruction, ils ont contemplé le sol bouffi sous lequel leur univers gisait enseveli. La cendre sous leurs pieds, encore chaude, ne cuisait plus leurs chaussures. Elle continua de refroidir. Les hésitations s'envolèrent. Peu après l'an 79 de notre ère – quand leur montagne parfumée et tapissée de vignes, couronnée par des forêts où Spartacus et les milliers d'esclaves qui l'avaient rejoint s'étaient réfugiés pour échapper aux légions qui les poursuivaient, se révéla pour la première fois être un volcan –, la plupart des survivants se mirent en devoir de reconstruire, de revivre ; là. Leur montagne avait maintenant un vilain trou au sommet. Les forêts avaient été carbonisées. Mais elles aussi repousseraient.

Une façon de voir la catastrophe. C'était arrivé. Qui aurait pu s'attendre à cela. Jamais. Personne. Jamais. C'était la pire. Pire, donc unique. Ce qui signifie que cela ne peut pas se répéter. Laissons-la derrière nous. Ne soyons pas des prophètes de malheur.

L'autre façon de voir. Unique... pour l'instant : ce qui est arrivé une fois peut se reproduire. Vous verrez. Attendez un peu. Certes, il faudra peut-être attendre longtemps.

Nous revenons. Nous revenons.

Première partie



L'Amant du volcan Susan Sontag

Cette édition électronique du livre

L'Amant du volcan

a été réalisée le 28 août 2021

par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267044911

ISBN PDF : 9782267044935

Numéro d'édition : 2513